



[Visualiser l'article](#)

objet, fonctionne comme une caisse de résonance. Ainsi, le coquillage amplifie le bruit imperceptible de notre circulation sanguine — mais l'expérience peut être faite avec n'importe quel objet possédant une cavité. Une loi acoustique commande le son : plus le vide est important, et plus la note est basse. Des musiciens de rue se fabriquent de cette manière une sorte de clavier en remplissant plus ou moins des verres d'eau sur lesquels ils jouent, en frottant leur doigt sur le bord des verres, des morceaux du répertoire classique.

C'est ce phénomène qu'adapte Oliver Beer. Les bruits — ici de la galerie — résonnent dans les divers récipients et, amplifiés et diffusés par des enceintes, forment une musique lancinante. Il y a des basses (les gros pots) et des aigus (les petits), de qualités différentes selon la matière des objets qui les restitue (la résonance du fer n'est pas la même que celle de la terre), leur forme (plutôt cylindrique, sphérique, rectangulaire...), et ce qu'ils restituent (l'ambiance sonore à l'intérieur de la galerie plus ou moins fréquentée, plus ou moins dissipée, etc.). L'idée est jolie, simple, porteuse à la fois d'une poésie enfantine et des codes éprouvés de l'art contemporain. Elle plaît. Oliver Beer n'est âgé que de 33 ans mais il a déjà investi plusieurs musées, fait résonner l'Opéra de Sydney et la Fondation Vuitton à Paris (car il joue aussi avec les architectures) et s'apprête, cet été, à mettre en musique les collections du Metropolitan de New York. Mais le jeune homme, à la fois musicien et plasticien, expose aussi des tableaux (des « sculptures bidimensionnelles » !). Et là, ça se gâte. Les bouts d'objets personnels ou trouvés, pris dans de la résine noire, rappellent, un peu trop, le graphisme constructiviste, en particulier celui du Russe El Lissitzky (1890-1941). Malgré l'élément autobiographique (les objets de la mère ou de la grand-mère), lui aussi indispensable à beaucoup de jeunes artistes contemporains (Laure Prouvost, par exemple), ces œuvrettes apparaissent bien insignifiantes et froides.

En 2009, Olivier Masmonteil n'était guère plus vieux que Beer : 36 ans. Il revenait d'un long voyage autour du monde. Il avait observé, photographié, dessiné, mais le tableau lui manquait. Aussi se précipita-t-il dans son atelier pour peindre hâtivement un grand paysage, une vallée encaissée où coule une rivière sous un ciel immense. L'œuvre, à la matière très diluée, est terreuse, avec, au premier plan, des arbres évoqués de quelques traits noirs et verts, une légère nappe bleutée pour l'eau, et une petite tache épaisse bleu clair évoquant le ciel. Elle est exposée en compagnie d'autres paysages anciens. Et bien que ça ne soit pas sonorisé, on entend le souffle d'un vent froid, le bruissement du feuillage, les clapotis de l'eau contre la berge...

*Household Gods.* Oliver Beer. Jusqu'au 16 février, galerie Ropac, Paris 3e. Tél. : 01 42 72 99 00.

*Paysage.* Olivier Masmonteil. Jusqu'au 28 février, galerie [Thomas Bernard](#), Paris 3e. Tél. : 01 75 50 42 65.